

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Situation de la liturgie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 134-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Situation de la liturgie*

Le propos du texte ci-dessous — texte bref, parce que synthétique (le lecteur voudra bien excuser l'absence de tout développement qui aurait pu faciliter son travail) — est de rassembler un certain nombre d'éléments propres à entrer dans une théologie de la liturgie. Ces éléments — ils ont été abordés lors de sessions tant avec des prêtres qu'avec des laïcs — nous paraissent importants pour définir le lieu spécifique de la liturgie chrétienne, et en même temps pour préserver celui-ci de toute dérive fétichisante ou idolâtrique.

## 1. **Naître au monde**

Chacun de nous ne cesse de faire cette expérience fondamentale : naître ne se peut réaliser en un jour seulement, celui commémoré par notre anniversaire, mais c'est l'affaire de toute une vie. Nous ne cessons de naître aux êtres et aux choses, de nous ouvrir au monde. Et celui qui oublierait pareille naissance deviendrait vite un petit vieux, fatigué de l'existence, fermé à l'aventure ; ou encore il viendrait grossir la cohorte de ces esprits tellement sûrs d'eux-mêmes, si assurés de détenir la vérité en tout par le jeu de quelques formules — scientifiques, philosophiques, théologiques, morales..., il n'est pas d'« église » qui ne soit à l'abri des dogmaticiens pontifiants ! — qu'ils demeurent à jamais prisonniers de l'illusion **d'immédiateté**. En effet, croire que les êtres et les choses nous sont immédiatement disponibles, que tout se trouve offert pour une consommation instantanée et libre d'efforts et de repentirs conduit souvent aux pires perversions, au totalitarisme en politique gouvernementale, à l'intransigeance des purs dans le domaine religieux, à l'endoctrinement et à l'aliénation quand il s'agit d'éduquer, d'initier à la vie.

*Si vous ne retournez à l'état des enfants...* Quand on est petit bébé, on fait de grandes découvertes : celle-ci, qui est capitale, la découverte que je ne suis pas seul au monde, mais que d'autres existent à côté de moi.

Par exemple, les objets que je saisis de mes petites mains, auxquels je me heurte. Tout ce qui n'est pas moi. Les autres. Papa, maman ne sont pas moi : entre eux et moi, je découvre une rupture. Quand je veux obtenir quelque chose, il me faut faire un effort, crier ou pleurer pour me faire entendre. Plus tard, l'enfant apprendra à parler ; il recevra des mots, des images verbales qui lui permettront de dire l'univers qui l'entoure, mais aussi de se dire lui-même, de se comprendre lui-même au milieu du monde et de ses semblables.

Or cet apprentissage fondamental ne se réalise qu'au prix du renoncement à l'immédiateté — terme que l'on peut traduire : je ne suis pas les autres — et de la naissance au monde du langage, des signes, des gestes, etc. Si je veux grandir, devenir capable d'aimer quelqu'un d'autre que moi-même, trouver ma place dans le monde (alors que Narcisse, à jamais penché sur sa propre image, languit et dépérit), je dois entrer dans un univers de médiations. Car rien ni personne n'est jamais à mon immédiate disposition. Entre le monde et moi, entre les autres et moi, il subsiste une brèche. Et la seule voie pour la surmonter — sans pouvoir l'annuler cependant —, pour devenir présent au monde, aux autres et à moi-même, c'est de rester attentif aux signes que ceux-ci me font et de leur faire signe à mon tour. C'est-à-dire entrer dans le jeu de la parole : entendre le monde parler pour le parler à son tour, accueillir la parole et la renvoyer à son origine et, à la faveur du jeu des « significances », s'éveiller à une Présence. Naître à ce qui est le plus profond, le plus intime, l'essentiel — qui n'est jamais le plus évident, le plus disponible, car le plus Présent se dévoile aussi comme le plus Absent.

## 2. La foi, seconde naissance

On peut définir la foi comme accueil du Dieu qui se révèle, comme ouverture à la Parole. Cependant, ici, rien n'est « simple » : en ce sens que les relations entre le Dieu de Jésus-Christ et l'homme suivent rarement un parcours direct. Là encore pas d'immédiateté, mais plus que jamais l'intervention de médiations. Car, lorsqu'il se révèle, Dieu épouse les structures humaines ; quand Dieu parle, il parle humain. Au nombre des médiations explicites (explicites pour nous, chrétiens, bien sûr), mentionnons la communauté ecclésiale, sa structure institutionnelle et sacramentelle, mais aussi les événements tant de l'histoire commune

que de chaque aventure personnelle, événements que le croyant peut vivre comme **signes** de salut. Bref, tout ce que les Pères de l'Eglise rangeaient sous le terme de *sacramenta* (*mysteria*, en grec) : « dans l'Eglise primitive, on appelait sacrements les événements historiques, les paroles de l'Ecriture, les éléments du culte religieux qui laissent transparaître l'action du salut réalisé par le Christ et qui permettent donc à l'Eternel de se manifester dans le temps et même de s'y rendre présent comme constituant sa véritable réalité intérieure » (Ratzinger) — pour évoquer en quelques mots l'univers mystagogique des Alexandrins Clément, Origène, des Antiochiens Cyrille, Chrysostome, Théodore, et celui du Moyen Age grec avec Maxime le confesseur, Nicolas Cabasilas et Syméon de Thessalonique.

La foi « pure » n'existe pas (celle que beaucoup pensent avoir perdue, comme on perd son porte-monnaie, ou bien celle que certains disent posséder... sur le même rayon que les symphonies de Beethoven ou que les œuvres complètes de Balzac !), mais bien la foi **en acte**.

La foi en acte de transporter les montagnes de l'injustice, de la haine ou de l'indifférence aux souffrances d'autrui ; en acte d'admiration devant les merveilles de la nature ou devant celles d'un visage aimé ; ... en acte de louange et de supplication qui montent de la communauté rassemblée pour célébrer le Seigneur — car la liturgie est lieu de médiation par excellence : lieu des signes de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu ; lieu où Dieu livre sa Parole et où la Parole prend corps, revient à son origine riche de la réponse de toute l'humanité ; lieu où l'Esprit révèle le passé, le présent et l'avenir de l'homme avec Dieu, quand celui-là s'ouvre à la Présence de Celui-ci.

Remarquons que les rites chrétiens sont vécus par la communauté comme des signes (*sacramenta*) que le Dieu de Jésus-Christ fait à l'endroit des hommes. De tels rites, bien qu'appropriés par le Dieu qui sauve et révélant ainsi sa Présence bienfaisante, demeurent pourtant des rites humains. Jésus n'a pas inventé de « ritualité » nouvelle ; il a épousé la liturgie juive de son temps. Toutefois, et ceci est capital, il a laissé percevoir aux Douze (« ceux qui ont tenu bon avec moi dans mes épreuves... », Lc 22, 28-30) le sens nouveau que prenaient les structures liturgiques préexistantes en vertu de sa mort et de sa résurrection. Dans la Pâque du Seigneur, la liturgie du peuple de Dieu a été rénovée :

désormais toute célébration chrétienne devient mémoire pascale, l'Esprit-Saint ne cessant, en effet, de rappeler à la communauté qu'il rassemble l'actualité de l'événement salvifique (cf. Jn 14, 26). Voilà bien l'originalité, du culte chrétien : enraciner les croyants dans la terre pascale, terre dont l'action de Jésus nous ouvre l'accès. En effet, l'efficacité des rites chrétiens ne se situe pas d'abord dans l'ordre purement « spirituel » (pour cela il vaudrait mieux faire une bonne retraite) ; ni même dans l'ordre purement « religieux » (ils ne nous font pas « pressentir le divin » ; il y a des religions plus « mystiques » à cet égard que le christianisme). La Parole célébrée et effectuée en liturgie nous renvoie à l'Évangile, nous approfondit dans l'Événement salvifique. Nous ne sommes pas sauvés en esprit ou par des mots, mais par un **acte**, réalisé définitivement il y a 2000 ans certes, mais que l'Esprit nous donne d'actualiser « jusqu'à ce qu'il revienne ».

« Jusqu'à ce qu'il revienne » : la finale de l'acclamation d'anamnèse exprime justement le statut de la liturgie chrétienne. Celle-ci ne peut oblitérer la distance (distance qui lui donne son sens, sa dynamique) : la Présence du Dieu qui sauve reste offerte dans l'Absence, sous le voile des **médiations**. Sinon le symbolique disparaîtrait, puisqu'il n'existe qu'en vertu d'une rupture, de la non-immédiateté du sujet par rapport au monde et aux autres (et aussi par rapport à lui-même !). En grec, « *sumballein* » (d'où vient le substantif « *symbolon* ») signifie mettre ensemble, rapprocher : mais un tel rapprochement reste fragile, car la séparation ne peut être surmontée. Le « *symbolon* » est un signe de reconnaissance : cet objet coupé en deux (rupture qui remonte aux origines), dont deux hôtes conservaient chacun une moitié pour la transmettre à leurs descendants. Un jour, à l'occasion d'une rencontre, d'une fête, les deux parties se trouveraient rapprochées ; et de cette réunion festive (mais la fête dure peu, elle est précaire), jaillirait la reconnaissance mutuelle entre les descendants des deux hôtes illustres.

Il y a un « travail du rite » : rapprocher le ciel et la terre ; mettre ensemble le visible et l'invisible, l'humain et le divin, l'en-deçà et l'au-delà, l'extérieur et l'intérieur ; mettre ensemble les êtres pour qu'ils prennent corps, deviennent le Corps, le Temple de l'Alliance nouvelle, le Lieu de la Présence. Or, si la distance vient à tomber dans l'oubli, si l'illusion de l'immédiateté vient à aveugler la communauté qui célèbre, le « travail du rite » se trouve perverti ; il ne fait plus « signe vers », il perd sa

« signifiante ». Alors la Présence devient chosifiée, ouvrant ainsi la porte à tous les avatars du ritualisme. Le culte s'enferme sur lui-même, et il enferme Dieu dans la clôture du rite (de ce point de vue, il serait intéressant d'analyser, parmi d'autres, deux types de présence — dans les risques d'illusion qu'elles véhiculent inévitablement — soit : la « présence réelle » et la présence fraternelle des chrétiens les uns aux autres dans l'assemblée ; la manière dont les communautés les vivent aurait peut-être besoin d'être exorcisée de certains fantasmes d'immédiateté !).

### 3. Le culte chrétien, parole en acte

« Que tout se passe pour moi selon ta parole » (Lc 1, 38). Il y a deux manières de vivre la liturgie. L'une, que nous pourrions appeler **magique**, tendrait à objectiver les rites, à les chosifier. Ici le pratiquant cherche à se concilier les faveurs d'un Dieu dont il a peur ; les rites opèrent donc une mainmise sur l'Autre. A tel acte, à telle parole rituelle, doit correspondre tel effet de grâce. L'« admirable commercium » des Pères devient une liturgie du marchandage au cours de laquelle l'homme humilié cherche à utiliser au mieux le « formidable » potentiel dont Dieu dispose « là-haut ». Mais un beau jour peut-être, suite aux progrès des sciences et des techniques (médecine, sciences humaines) et à la faveur d'une réflexion sur le sens de la vie, voici que Dieu devient inutile. Inutiles aussi les pratiques religieuses et autres parcours obligés du simple croyant. Jour béni en vérité ! Car voici que s'ouvre pour l'homme, enfin dépouillé et libre, le jeu de la foi. Jouant le jeu d'un Dieu qui ne cesse de livrer sa parole, mis debout par le Verbe de vie, l'homme ne peut que retourner la parole à son origine, « rendre grâce » précisément. Ici l'échange devient admirable, parce qu'il s'articule sur la structure de l'Alliance, nouvelle et éternelle, entre Dieu et son peuple.

Cette seconde manière de vivre la liturgie, nous l'appelons **logique**. « Comme des enfants nouveau-nés, désirez le lait pur de la parole » (*logicos*) 1 P 2, 2. Le culte chrétien est un culte **logique** parce qu'il est essentiellement accueil d'une parole offerte : à chaque célébration, les chrétiens se trouvent **assemblés** pour entendre un « logos », puis **renvoyés** dans le monde pour vivre la parole entendue. La liturgie devient à chaque fois le lieu d'une rencontre : l'homme n'y vient pas, parce qu'il veut fuir le monde et se plonger dans l'irréel, mais bien parce qu'il y

rencontre une Présence autre et qu'à une telle source, il puise la vraie raison de vivre dans le monde. De la liturgie jaillit une logique de l'existence (« afin que notre vie ne soit plus à nous-mêmes, mais à lui qui est mort et ressuscité pour nous », proclame la Prière eucharistique IV ; « que l'Esprit-Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire », demande la Prière III) : vivre en disciple de l'Evangile, en auditeur de la Parole, c'est s'offrir soi-même « en sacrifice vivant, saint et agréable, à Dieu » ; c'est là notre « culte spirituel » (*logicos*) Rm 12, 1.

Reprenons donc les quatre éléments qui structurent toute célébration chrétienne :

- rassemblement au nom du Seigneur. Verbe de vie qui convoque son peuple (ce qu'exprime le terme « ekklesia ») ;
- proclamation de la parole (lecture, intériorisation, commentaire, réponse, prière..., tout ce qui « entretient » l'assemblée dans la parole) ;
- action de grâce (remplie du don surabondant de la parole, l'assemblée rend grâce ; elle fait eucharistie — ici la parole effectuée ce qu'elle annonce ; elle devient action (à la faveur du rite) ;
- renvoi (« diaspora ») — car c'est dans la Galilée du quotidien, comme lieu de la Présence, que le Seigneur attend les disciples qui veulent le suivre « en esprit et en vérité » (cf. Mc 16, 7) ; c'est là que nous pouvons toucher son Corps (cf. Mt 25, 31-46).

Ajoutons deux remarques :

L'une à propos du **sacré**. Le sacré de la liturgie chrétienne n'est pas de type extatique : nous ne venons pas à la célébration pour « oublier », nous plonger dans le rêve. La liturgie ne nous conduit pas ailleurs (elle n'est pas une drogue), mais elle nous propose de rencontrer une parole autre qui nous invite à marcher plus loin, au-delà (ce qui ne signifie pas en dehors, mais à l'intérieur des choses, du monde). La parole évangélique ne cesse d'interroger le disciple, de le placer face à sa responsabilité (on pourrait analyser de ce point de vue la musique et les chants de nos liturgies : de quel sacré relèvent-ils ?).

L'autre à propos de la **simplicité** des rites chrétiens. Ces derniers sont façonnés par une logique qui est celle de l'accueil de la parole dans

la vie de tous les jours. Le quotidien, voilà bien la caractéristique surprenante de la liturgie chrétienne. Aux premiers siècles, cela surprenait en effet les païens dont le culte était fait de rites compliqués et multiples, de temples, d'autels, de pontifes et de sacrifices. Quand Justin explique la liturgie, il insiste sur la banalité de ses rites : on se lave dans l'eau — mais « cette ablution s'appelle illumination, parce que ceux qui suivent cet enseignement ont l'esprit illuminé » —, on prend ensemble pain et vin mêlé d'eau — mais « cet aliment, nous l'appelons action de grâce ». « Reconnaissant, comme l'enseigne notre doctrine que Dieu n'a besoin ni de sang ni de libations, ni d'encens, nous le louons selon notre pouvoir par les hymnes de piété et d'actions de grâce, dans tout ce que nous mangeons. La vraie manière de l'honorer selon ce qu'on nous a enseigné, ce n'est pas de consumer inutilement par le feu les choses qu'il a faites pour notre subsistance, mais d'en user pour nous et d'en faire part aux pauvres. »

En guise de synthèse :

le célébrant = celui à qui l'Esprit suggère de

naître au Verbe de vie à travers les médiations/*sacramenta*  
qui nous le rendent présent

rejoindre l'événement de son passage parmi les hommes,  
en usant des signes de reconnaissance/*symbola* que la  
parole indique et authentifie.

Jean-Claude Crivelli